



PROLOGUE

Le silence de la nuit se déchire sous des cris terrifiants. La chambre, jadis un sanctuaire de calme, devient un théâtre de l'horreur. L'image de ma sœur me hante, son corps déformé par la douleur, les mains des sages-femmes s'efforçant de la maintenir en vie. Clothilde se tord sur le lit, son visage pâle et perlé de sueur, méconnaissable. Paniqué, je serre sa paume, chuchotant son nom, lui promettant que tout ira bien. Mais je mens. Je l'ai toujours fait.

— Tiens bon, Clothilde, je répète dans le vide.

Elle tente de sourire, mais son rictus est une grimace pénible. Un hurlement strident lui échappe tandis qu'elle écrase ma main dans la sienne.

— Je ne vois rien ! elle murmure. Ma tête...

Notre mère n'est plus là pour la guider, partie en donnant naissance à notre troisième frère. Mais je ne peux pas penser à ça, pas maintenant.

— Poussez ! crie le médecin.

Ma sœur pleure, m'arrachant toute sensation dans la main gauche, comprimée dans une poigne de fer. Cela fait des heures que nous sommes là, des heures qu'elle est en travail, et pourtant rien ne vient. Juste du sang. Les médecins m'ont déjà pris à part, chuchotant que je devrais

peut-être choisir, à moins que la nature ne le fasse pour moi. Mais j'ai refusé d'écouter, j'avais espoir. Maintenant, je n'en suis plus sûr.

Après une énième contraction, Clothilde laisse tomber sa chevelure blonde sur son oreiller maculé de sueur. Elle ne peut plus crier, et je ne sens plus sa pression sur mes doigts. Je l'appelle, en vain.

Ses yeux trouvent les miens, une lueur d'espoir y brille. Elle sourit, du même sourire triste qu'elle affichait lorsqu'elle m'a dit que son amant, le père de l'enfant, ne serait pas là. Le médecin me pousse, je le laisse faire.

Peu importe mon titre.

— L'enfant arrive par les pieds. Il faut vous lever.

Clothilde n'hésite pas, j'ignore où elle trouve la force. Tel un fantôme, elle se redresse, accrochée aux sages-femmes, trempée de sueur dans sa robe de nuit tachée de sang.

— Poussez ! hurle une femme.

Clothilde s'exécute, le médecin se place entre ses jambes. Elle continue encore et encore, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ma vue. Le monde tremble près de mes oreilles, le silence envahit la chambre. Je scrute les environs : cette suite luxueuse, le balcon ouvert sur la cité. Clothilde s'écroule sur le lit au moment où les pleurs d'un nourrisson emplissent l'espace. Mais je n'aperçois que le sang, le rouge qui macule le sol, les draps.

Trop de sang.

Les sages-femmes s'agglutinent autour de Clothilde tandis que le médecin s'occupe de l'enfant, son regard oscillant entre les deux. Je le sens dans l'atmosphère, je sais désormais que leurs avertissements étaient réels. La panique me prend en vagues terrifiantes et soudain, l'air se coince dans ma gorge. Sans elle, je suis un incapable. Sans elle, je ne peux pas le faire.

— Sauvez-la ! j'implore, désespéré.

— Sire... il est trop tard...

Je me précipite vers ma sœur, son corps secoué de tremblements, ses yeux papillonnants comme les ailes d'un papillon affolé. Je saisis le bébé des bras du médecin et le dépose délicatement contre la poitrine de Clothilde. Elle tente d'étirer les lèvres, mais c'est plus une grimace, un geste douloureux qui fait éclater la bulle d'espoir qui gonflait dangereusement en moi.

— Fais-le pour lui... je murmure, la gorge nouée.

Un sourire fragile effleure ses lèvres, presque imperceptible. L'enfant, niché contre elle, ne pleure plus.

— Prends soin de lui... de Tristan, elle gémit, sa voix à peine audible. Promets-moi...

Mes entrailles se tordent, le sol vacille sous mes pieds.

Roi d'un empire, impuissant à sauver ma propre sœur.

— El...

Les mots se bloquent, je ne peux pas la laisser partir.

— Il unira le monde... Les Tisseurs... nous...

Je n'en ai rien à faire, je veux qu'elle reste.

— Promets-moi... El...

— Je te le promets, Clothilde. Je prendrai soin de lui. Je te le jure sur ma vie.

Sa main glisse de la mienne, ses yeux se retournent et son corps convulse. Le médecin lui arrache le bébé, les sages-femmes s'écartent. Elle tressaille une dernière fois, puis s'immobilise.

— Non ! Clothilde, non ! je hurle, la douleur explosant en moi tel un millier d'éclats de verre.

Le monde devient muet, mes jambes s'effondrent, mes bras tombent, inutiles. Je m'affaisse à genoux à côté de son lit, agrippant sa paume glaciale, perdu, terrifié. Tremblant, je secoue son corps sans vie tandis que des sanglots déchirent ma gorge. Ses yeux ouverts, vides, contemplant le plafond.

Je ne la referai plus jamais rire.

— Nous n'avons rien pu faire... marmonne le médecin, évitant mon regard.

Une rage brûlante s’empare de moi.

C’est de leur faute.

Je réduirais le monde en cendres pour la revoir une dernière fois. J’aurais dû m’inquiéter quand elle se plaignait de maux de tête, quand ses jambes enflaient. *Mais maintenant, il est trop tard.*

— Clothilde ! je tempête de nouveau, ma voix brisée par le chagrin.

Pas de réponse.

Une vieille sage-femme s’approche pour récupérer le nouveau-né, mais je n’arrive pas à détourner mon attention du visage de ma sœur. Ses traits apaisés, enfin libérés de la douleur, fixent le vide.

— Sire, il est temps... commence l’ancienne avec douceur. L’enfant vous attend.

Un faible cri s’élève, tirant mon attention vers cette nouvelle vie. Je finis par céder et pose les yeux sur le bébé, fragile et minuscule.

La sage-femme, une femme d’une cinquantaine d’années à la peau marquée par les années, me tend délicatement le nourrisson. Si petit, si vulnérable, encore relié à sa mère par ce dernier lien de chair.

— Il est né tôt, mais il vivra, elle se contente d’affirmer.

Je le prends sans réfléchir. Il ne pèse rien. Je me concentre sur lui, pas sur ma sœur.

Sur la vie, pas sur la mort.

— Elle est partie, je déclare, ma voix étranglée par les sanglots. Mais je suis là. Je serai toujours là pour toi.

La salle se tait, suspendue à mes lèvres tandis que je scrute le bébé.

— Tristan, je chuchote, en hommage à la volonté de ma sœur. Tu seras Tristan.

Je me tourne vers la fenêtre, le regard perdu dans la leur mourante du crépuscule. Les ombres envahissent la chambre, étouffant la lumière. Mais au milieu de cette

obscurité, une nouvelle vie a commencé. Une vie que je protégerai coûte que coûte.

— Ils paieront pour cela, je susurre, une promesse faite à moi-même et à la mémoire de Clothilde. Ils ressentiront cette douleur, cette perte. Je te le promets, Tristan. Personne ne te fera de mal.

Elle est partie, et rien ne pourra la ramener. Son corps, froid comme la glace, repose contre le mien, son sang figé souillant ma peau. L'enfant, nu et toujours lié à sa mère, pleure sans cesse.

Ma sœur.

Tremblant, je lâche sa tête désarticulée sur l'oreiller, fuyant ses yeux vitreux rivés au plafond. Une sage-femme dépose un couteau sur la table de nuit, puis s'écarte. Je saisis l'outil et tranche le cordon. Du sang éclabousse mes paumes et je frémis. Je pensais qu'une naissance serait une célébration, pas cette abomination. Jamais je n'aurais imaginé perdre ma sœur, ma plus fidèle amie, celle qui me comprenait malgré tout.

Soudain, le bébé cesse de pleurer et nos regards se croisent. Je perçois en lui l'attention d'un futur souverain, celui qui bouleversera le monde.

« Il unira les deux mondes », avait dit Clothilde.

En cet instant, cette douleur écrasante qui m'empêchait de respirer s'évanouit. Je l'enveloppe dans une couverture propre et le serre contre ma poitrine fébrile. *Tristan.*

Je n'ai pas su prendre la décision quand il le fallait, et c'est ma sœur qui en a payé le prix ultime.

Je connais le père, elle me l'a confié, et j'ai accepté malgré ma haine et mon instinct.

Un Tisseur.

Mais il n'est plus là. Il est parti, me laissant seul avec le cadavre de ma sœur, étendue entre les draps ensanglantés de sa chambre. Je me redresse, tremblant, l'enfant toujours dans les bras, et m'approche de la fenêtre. Les derniers

rayons du soleil illuminent le visage du bébé désormais sous ma responsabilité. Mes mains sont maculées de sang, mais il dort, apaisé, blotti contre moi tandis que je contemple la cité en contrebas. La lumière du crépuscule caresse les toits d'Altia, projetant l'ombre du palais sur la ville haute. La fumée des cheminées monte vers le ciel, se perdant vers la mer à l'Ouest. Je me demande si je pourrais embarquer sur un de ces vaisseaux et laisser cette vie derrière nous. Mais que deviendrait ce royaume ?

Où est Diluc ? Pourquoi n'a-t-il pas pu rester élever son fils ? La haine brûle de nouveau dans mes veines, je me mords la joue pour ne pas hurler de frustration et de désespoir. Non, il est comme les autres Tisseurs, un parasite. C'est sûrement sa magie abominable qui a corrompu ma sœur, qui lui a ôté la vie. Les religieux avaient mis en garde mon père contre cette horreur. Il les a écoutés. Il voulait se débarrasser de l'enfant qui grandissait dans le ventre de sa propre fille, la contraindre à avorter.

Mais je l'ai protégée.

Pour permettre à cet enfant de naître, j'ai dû tuer mon père.

J'ai agi par amour pour elle. C'était évident ; après tout, lui n'approuvait pas mes amours, mais Clothilde oui ; elle était la seule à ne pas m'empêcher d'aimer.

Je serre le nourrisson contre moi, repoussant les souvenirs de mon père, de son cri étouffé lorsque j'ai enfoncé la lame dans son cœur, de son dernier souffle et de ses yeux vides.

« Mon fils », il avait murmuré avant de mourir. Le bébé remue et me ramène au présent. Clothilde n'est plus là pour me guider, pour me montrer que le monde n'est pas aussi mauvais que je le crois. Sans elle, tout est différent, plus sombre.

Ils m'ont arraché ma sœur.

Ils ressentiront cette même douleur insupportable, ce même vide dans leur poitrine, cette même souffrance au

plus profond de leurs os. J'élèverai cet enfant et il vengera sa mère. Personne ne me l'arrachera. Je le rendrai plus fort que ma sœur. Il apprendra à se battre, il ne succombera pas à l'amour comme nous.

Tristan.

— El, lance une voix rauque derrière moi.

Je me retourne pour trouver l'Astronome à l'orée de la lumière mourante. D'instinct, je serre le bébé contre moi.

— L'enfant doit manger, il insiste.

Nos regards se croisent, ses iris gris et ternes tranchant avec le reste de son visage. Le maître des potions ressemble à un guerrier du protectorat de Methi, grand et imposant, avec sa barbe parfaitement taillée. Ses yeux, remplis de malice et d'intelligence, reflètent cette force que j'admire tant. Mon père aurait préféré le voir soldat plutôt que reclus dans les catacombes sous le palais. Mais je connais bien l'Astronome, et rien ne pourrait jamais l'éloigner de ses manuscrits et de la lueur vacillante de ses bougies.

— Il dort, je souffle simplement.

Le scribe s'approche davantage, et cette fois son odeur familière vient hanter mes narines; envoûtante, celle des livres. Sa main trouve mon épaule et je me raidis à son contact. Hier, je me lovais dans ses bras, je le laissais murmurer au creux de mon oreille. Il m'avait dit que ma sœur était en danger, je ne l'ai pas cru.

« *Tes anciens dieux ont disparu pour une raison.* »

Mon amant avait haussé les épaules avant de changer de sujet, me laissant l'entraîner dans les draps. Maintenant, je m'en mords les doigts. Je regrette, je brûlerais le monde pour la revoir ne serait-ce qu'un instant en vie. Je donnerais tout pour retrouver ma seule famille qui ne me voit pas comme une erreur. Ma sœur savait ce que j'étais ; avec elle, je ne devais pas me cacher.

« Les dieux disent d'aimer, homme ou femme, rien ne change. »

— Sans elle, je n’y arriverai pas, je proteste, mes mots étouffés par mes sanglots.

Les larmes, salées et glaciales, coulent sur mes joues.

— Tu n’as pas le choix, El. Tu dois y arriver, il insiste en me serrant dans ses bras.

Je me blottis contre lui, cherchant réconfort dans son étreinte.

— J’aurais dû te croire... je gémis de manière à peine audible.

— Nous allons nous venger, je te le promets, il déclare d’un ton inflexible.

Mon cœur manque un battement, et à ses paroles, quelque chose en moi change. La tristesse se transforme en une sombre détermination, une force que j’avais tenté d’enfouir au plus profond de moi-même.

— Comment ? je demande d’une voix rauque.

— Les anciens dieux ne sont pas morts, mon amour, il répond, avec douceur.

Je le dévisage et l’embrasse avant de détruire le monde.